« Je crois que je l'ai tué »

« Je crois que je l'ai tué ». Aucune émotion ne semblait habiller cette phrase, soufflée d'un visage cireux où même le regard paraissait inhabité. Ces mots scellaient trois jours d'attente et d'anxiété, à redouter le pire. Pourtant, tout avait si bien commencé.

Le vendredi, Saint-Malo s'auréolait d'une clarté printanière, diamant minéral dans son écrin d'azur et de mer. La Manche caressait le Quai de Terre-Neuve, dans l'atmosphère suave d'un week-end de Pentecôte. Le festival des Etonnants Voyageurs s'ouvrait. Au stand de son éditeur, Alain enchaînait les dédicaces, mobilisant son imagination pour transcrire au mieux le fruit d'un bref échange avec les lecteurs. Son dernier roman recyclait en fiction les nombreux reportages ramenés des quatre coins de la planète pour le compte du Nouvel Observateur. Alain restait attaché à sa table en improbable Prométhée. Une fixité qui seyait peu à Ingrid. Sa compagne avait flâné toute la matinée dans les allées du salon, revenant vers midi afin qu'ils puissent déjeuner ensemble. Ils avaient ainsi pris leur repas à la terrasse d'un restaurant.

Après le café et le dessert, elle lui glissa :

Je ne t'accompagne pas, cet après-midi. Je vais aller faire les boutiques et pousser une pointe jusqu'à la plage de Bon-Secours. Peut-être que je grimperai jusqu'à la tombe de Chateaubriand, en hommage à l'hôtel où nous logeons. Le confort y est supérieur à celui de la tour de Combourg, ironisa-t-elle.

Tu as raison, ironisa-t-il. Octroie-toi du bon temps pendant que je finance de ma prose tes achats dispendieux. On se retrouve vers 19 heures, à la fermeture du salon.

L'addition réglée, il l'embrassa tendrement, l'arrimant par la taille. Du bout de son nez, il effleura sa joue puis son cou, humant le parfum qui tapissait cet épiderme soudain sous le vent d'un frisson. Les années avaient défilé comme les pages d'un livre, sans que la lassitude ne s'y imprime. Et le temps n'avait en rien érodé le roc de leurs sentiments. Il la regarda s'éloigner dans sa jupe indigo parsemée de motifs floraux et son chemisier immaculé, sous un petit gilet de laine beige. Avec ses lunettes de soleil remontées en diadème et ses petites baskets en toile blanche, elle évoquait une promesse de printemps. Le souffle du temps striait à peine ce visage aux traits fins, que le retour du soleil hâlait délicatement. Quinquagénaire depuis peu, elle paraissait dix ans de moins. Dieu qu'il en était amoureux. Et que la maturité la rendait encore plus désirable. A peine envolée, elle manquait déjà à son corps gourmand.

La silhouette d'Ingrid glissa à côté du manège où trottaient les chevaux de bois, avant de se jeter dans la gueule de la Porte Saint-Vincent. Alain regagna le stand de son éditeur. Des lecteurs, déjà, l'attendaient, avides d'anecdotes. Le salon bouillonnait d'un brouhaha de propos épars. Malgré la promesse d'une journée radieuse, les chalands se pressaient en quête d'évasion et d'exotisme convertis en caractères d'imprimerie et, plus encore, de quelques mots et d'un selfie avec l'un ou l'autre invité. L'après-midi avait filé telle une vedette fendant la Manche dans le dos du Grand Bé. Vers 18h30, la marée des visiteurs s'était peu à peu retirée.

Alain, chapeau, lança Christian Olivier, propriétaire des Editions de l'Oliveraie où étaient publiés ses romans. Tu as encore battu un record de vente. On prend un verre pour fêter cela ?

Allons retrouver Ingrid et prendre l'apéro à la terrasse de l'hôtel, répondit-il. Nous dînerons ensemble.

Les tables d'exposition se couvraient d'une bâche, précaution inutile contre un éventuel larcin : le lecteur, s'il lui arrive de se rêver corsaire, jamais ne vole un livre car cela relèverait d'un manquement manifeste au code d'honneur des amoureux de la littérature. Alain et Christian se dirigèrent vers la sortie, échangeant au passage quelques mots avec de vieilles connaissances de l'édition.

Une brise de mer caressait leurs visages à la barbe poivre et sel. Et même davantage salée dans le chef de l'éditeur, plus âgé que son comparse d'une dizaine d'années. Longeant le quai Duguay-Trouin en direction de l'Esplanade Saint-Vincent, ils évoquaient leurs plus récentes lectures. Il y avait entre eux une complicité tissée de lignes et de vers partagés. Des grappes de badauds occupaient les abords du Jardin des Douves. La saison touristique s'ébrouait, réveillée par une météo clémente.

A la terrasse de l'hôtel, une table les attendait. Ils commandèrent un vin blanc pour lui, un pastis pour son éditeur. « Ingrid ne va plus tarder », supposa-t-il. Les deux hommes reprirent leur conversation, évoquant la situation internationale née des atermoiements de la Maison blanche et de l'inconsistance de l'Europe sur ce terrain. Christian défendait un avis tranché ; lui était plus nuancé. L'échange se prolongea ; 20 heures approchait. Alain saisit son téléphone et sélectionna le numéro de sa compagne. Après quelques secondes, la tonalité résonna jusqu'à ce que sa mesure soit interrompue par la voix enregistrée d'Ingrid invitant à lui laisser un message.

Alain acheva, pensif, son second verre de vin blanc. Christian soliloquait, le Ricard le rendant plus prolixe encore. Pourquoi Ingrid ne lui répondait-elle pas ? Peut-être avait-elle égaré son téléphone et, s'en rendant compte, avait choisi de rebrousser chemin ? Ou alors, il lui était arrivé quelque chose, une chute, une foulure, un malaise et elle se trouvait à présent dans un endroit isolé où personne ne l'avait remarquée. Un serveur vint les informer que leur table était disponible.

Je suis inquiet pour Ingrid. Cela ne lui ressemble pas d'afficher un tel retard. Je crois que je vais partir à sa recherche. Dîne à notre table. Je t'invite. Et je te tiens informé dès que je l'ai retrouvée.

Tu rigoles, répliqua l'éditeur. Je t'accompagne. Nous dînerons ensemble à notre retour.

S'adressant au serveur, il demanda, avec cette pointe de distinction qui constituait son charme :

Jeune homme, auriez-vous l'obligeance de nous garder cette réservation pour une heure plus tardive ? Une dame devait nous rejoindre mais a connu un contretemps. Nous vous avertirons dès que nous serons en mesure de passer à table.

Certainement, monsieur. Notre cuisine ferme à 22 heures. Jusqu'à cette heure, il vous sera loisible de prendre votre repas.

Le duo regagna l'esplanade. Après l'avoir remercié de son aide, Alain proposa à Christian de se séparer, par souci d'efficacité. L'éditeur remonterait la rue Saint-Vincent pour rejoindre la cathédrale par la Place de la Croix de Feu, avant de glisser vers le Théâtre Chateaubriand et la

Place du Québec. Il traverserait ainsi la ville de part en part, en parcourant les points d'intérêt où Ingrid aurait pu s'arrêter. « De mon côté, je vais suivre les remparts, expliqua-t-il. Cela me donnera une vue sur les rues adjacentes et je pourrai me rendre à la plage de Bon-Secours où elle avait prévu de se rendre.

Une fois sur le chemin de ronde, Alain pressa le pas, doublant les badauds qui y flânaient. Ses pensées défilaient. Qu'avait-il pu arriver à sa compagne ? Etait-elle inconsciente au pied de quelque rocher ? A quelle heure la marée allait-elle remonter ? Arriverait-il à temps ? En contrebas, la rue Jacques Cartier était déserte. Le couchant habillait de dorures les façades de calcaire coiffées de leur mitre anthracite. Passée la Grande Porte, Alain poursuivit son chemin vers la Porte Saint-Louis. Son inquiétude enflait. Chaque minute, la clarté s'amenuisait.

Approchant de l'angle des remparts érigés par Jean de la Grille puis fortifié par Jean-Siméon Garangeau, l'ingénieur de Vauban, il aperçut l'hôtel d'Asfeld, la Demeure de Corsaire. Ils avaient prévu de visiter cet hôtel particulier restauré par le couple de la Rivière. Après le virage, la promenade filait vers la Porte de Dinan. En contrebas, le soir envahissait de son ombre la rue Saint-Philippe. Les lumières aux fenêtres perçaient les façades hermétiques. Les touristes avaient reflué des rues secondaires, délaissant les pavés asséchés de leurs pas. Au loin, Dinard s'illuminait, bourgeoise pimpante sous le tulle du couchant. La Manche remontait sa couette sur les orteils rocheux de la forteresse. L'anxiété s'était muée en angoisse : si Ingrid gisait, inconsciente, les flots auraient tôt fait de l'avaler. Il gravit quatre à quatre l'escalier menant au Bastion de la Hollande. L'es embruns du large chargeaient l'air. Les lampadaires tachetaient les travées fortifiées, à l'abri du remugle marin. Au loin, le soleil rose s'affaissait dans le mauve.

A la Porte Saint-Pierre, Alain, quitta les remparts pour gagner la Plage de Bon-Secours. La terrasse surplombant la piscine d'eau de mer était bondée. Assis ou debout, un verre à la main, la jeunesse malouine croquait les prémices de l'été sur des musiques électro-pop. Le déclin du jour permettait encore de discerner les recoins du rivage. Le sable se dérobait sous ses pas, capricieux. Il parcourut cette bande sèche en prenant le temps d'examiner les recoins des rochers tapis au pied des remparts. Rien. Le chemin d'accès au Grand Bé et au Petit Bé lui était coupé, englouti par les eaux. Il rebroussa chemin jusqu'à la Porte des Champs Vauverts puis remonta sur les remparts. Le Fort National trouait les flots. Son téléphone vibra. C'était Christian. L'espoir et la peur oppressaient son cœur.

Alain, je viens d'arriver devant le Théâtre. J'ai également parcouru une série de rues à proximité. Je n'ai pas trouvé Ingrid. Et toi ?

Pareil. Je me trouve à peu près à ta hauteur, sur les remparts. Rejoins-moi. Nous terminerons le tour ensemble.

Cinq minutes plus tard, les deux hommes poursuivaient leur ronde côte à côte. Au loin, les cloches de la cathédrale Saint-Vincent tintèrent sans discontinuer. 22 heures, l'heure des Chiens de Guet, quand la meute était lâchée dans la ville pour dissuader les pillards. « Savais-tu que Jacques Cartier et René Duguay-Trouin reposent ici ? », interrogea Christian, cherchant à détendre l'atmosphère. Il l'ignorait mais n'avait guère le cœur à étoffer sa culture générale. Quand ils arrivèrent à la Porte Saint-Thomas, la nuit enveloppait la ville. Alain portait le masque du dépit.

Que vas-tu faire, Alain ?

Je crois que je vais me rendre à la gendarmerie pour signaler sa disparition.

Ne crains-tu pas qu'ils te remballent ?

La question était pertinente. Une femme qui délaisse son mari pour un soir, cela relève du vaudeville, pas du thriller.

On verra bien. Même si la gendarmerie ne tente rien ce soir, il y aura déjà une trace de ma démarche.

Veux-tu que je t'accompagne ?

Non. Tu m'as déjà été d'un précieux soutien, ce soir. Il est préférable que tu te reposes car la journée de demain sera longue. Je te tiens informé de l'évolution de la situation.

Alain repassa par son hôtel pour s'assurer qu'Ingrid n'était pas rentrée ou ne lui avait laissé aucun message. Ce n'était pas le cas. Sur conseil du réceptionniste, il se dirigea vers le commissariat de Saint-Malo, plus proche que la brigade de la gendarmerie nationale. La chaussée du Sillon épousait le trait de la plage éponyme. La marée ne laissant qu'une mince bordure de sable sec. Il pressa le pas jusqu'au commissariat. La façade du bâtiment évoquait la proue d'un navire corsaire échoué. Malgré l'absence de lumière aux fenêtres de l'esquif moderniste, Alain appuya sur l'une des sonnettes de l'entrée. « De quoi s'agit-il ? », questionna l'interphone. « Je viens déclarer une disparition », répondit-il. Une minute plus tard, une silhouette apparut dans l'encadrement de la porte. L'homme portait un jeans usé, des « tennis » et une chemise aux manches retroussées. « Suivez-moi », ordonna-t-il. Dans le sillage du policier, il finit par atteindre une pièce éclairée d'une lumière crue, où deux autres hommes en uniforme étaient attablés, tenant chacun des cartes en éventail. A la vue d'Alain, ils replièrent leur jeu.

Monsieur vient déclarer une disparition, leur annonça le flic en civil.

De quoi s'agit-il, exactement, Monsieur, questionna un des deux uniformes.

Alain déclina son identité puis entreprit de leur raconter sa journée, depuis le déjeuner avec Ingrid jusqu'au tour de ronde vespéral. A sa grande surprise, au lieu de l'éconduire ou d'ironiser sur son sort de conjoint cocufié, le policier en civil, le lieutenant Malbec, lui accorda de l'attention. Quand Alain eut terminé son récit, celui-ci lui relut la teneur de ses annotations.

A présent, rentrez à votre hôtel et essayez de vous reposer, conseilla le policier. Demain matin, revenez nous voir si votre compagne n'est pas rentrée. Vous signerez alors votre PV et nous enregistrerons votre déclaration de disparition avant de lancer un avis de recherche.

Sur le retour vers l'hôtel, une appréhension gagna Alain. Et si la disparition de sa femme était liée à son passé de baroudeur ? Cette idée heurtait à présent son esprit, oiseau prisonnier d'une cage de verre. Qui aurait pu lui en vouloir, au point de chercher à se venger ? En août 2021, alors que les GI quittaient l'Afghanistan, il avait permis la sortie du pays d'une scientifique menacée de mort en la faisant passer pour son guide et interprète. Ils avaient pu gagner l'ambassade américaine à Islamabad et la jeune femme, promise à une mort brutale, s'était

envolée pour les Etats-Unis. Cinq ans plus tôt, en reportage dans l'est de la République démocratique du Congo, il avait escorté des victimes de viols par les troupes du M23 jusqu'à l'hôpital de Panzi. Ingrid subissait-elle l'acte revanchard d'un groupe armé ?

La nuit fut longue. Ses pensées torturées s'agitaient comme lui dans ce lit à moitié vide. Il se réveilla en sursaut vers 7 heures, alors que le jour s'infiltrait malgré les tentures de la chambre. Après un petit déjeuner vite expédié, il se rendit à la réception, où on lui confirma l'absence de message. Ce silence éloignait l'hypothèse d'un enlèvement revendiqué mais renforçait la crainte d'un accident ou d'une agression. Il devait procéder avec méthode. Il remonta dans la chambre et, après quelques recherches, contacta le service des urgences du Centre hospitalier régional. Las ! Aucun des patients hospitalisés la veille et durant la nuit ne répondait au profil d'Ingrid.

Résigné, Alain reprit le chemin du commissariat. Le lieutenant qui l'avait reçu la veille au soir, était déjà là, plus frais que lui. A sa mine défaite, ce dernier comprit. Les deux hommes s'isolèrent dans une pièce où le policier lui relut sa déclaration de la veille. Un avis de recherche allait être lancé rapidement, promit Malbec.

Lieutenant, comment se fait-il que vous preniez cette disparition au sérieux ? D'habitude, durant les 48 premières heures, la police temporise face à ce genre de situation. Et quand elle réagit, c'est pour cuisiner le mari.

C'est vrai, admit le policier. Mais dans le cas présent, c'est un peu particulier…

Particulier ?

Depuis quelques mois, nous sommes confrontés à une série de viols. Trois exactement. Toujours le même scénario : la victime disparaît durant quelques jours puis réapparaît sans le moindre souvenir, shootée au GHB. Et sans trace d'ADN nous permettant d'identifier l'auteur.

Et vous pensez que ma compagne…

C'est trop tôt pour le dire. Mais rassurez-vous : jusqu'à présent, le violeur n'a jamais tué.

Se rassurer ? Comme si être séquestrée et violée n'infligeait pas déjà des meurtrissures profondes. Et puis, la récurrence d'un comportement ne constituait en rien une assurance. L'hypothèse qu'un individu s'en soit pris à l'intégrité physique d'Ingrid, voire qu'il ait abusé d'elle, incendiait son esprit. Il aurait voulu frapper dans un objet. N'importe lequel. Il se sentait impuissant. « Calme-toi. Raisonne », lui souffla une voix intérieure. Sa démarche somnambulique le mena à la plage du Sillon. La mer s'était retirée, abandonnant au sable mouillé une livrée éparse de goémons. Il se posa là où la grève offrait une assise molle et sèche. Que faire ? L'idée remonta comme une bulle de gaz : parcourir les rues de l'intra-muros et demander aux gens s'ils avaient aperçu sa femme.

Dans son téléphone, il possédait de nombreuses photos d'Ingrid. Il entreprit de parcourir le trajet présumé qu'elle avait dû effectuer la veille après-midi. Les abords de la porte Saint-Vincent se garnissaient de chalands, certains assis sur les murets des parterres bordant la forteresse. D'autres, près du jardin des douves, attendaient le train touristique ou admiraient leur enfant juché sur l'un des destriers du vieux manège. Le ciel, serein, contrastait avec son

humeur assombrie par l'angoisse, comme l'orage leste les nues. Dans l'artère commerçante principale, une enseigne vendait des kouign-amanns. Il tenta sa chance. Peut-être Ingrid avait-elle cédé à l'envie d'un dessert breton ? Hélas, non. Jusqu'à la Place de la Croix du Fief, il visita différentes boutiques susceptibles d'avoir attiré sa moitié. Aucun des commerçants ou des vendeuses sollicités ne l'avaient aperçue. Ses démarches dans les échoppes de la rue Porcon de la Barbinais et de la rue Broussais connurent le même sort. Les bâtisses écrasaient son espoir de toute leur stature. Dans plusieurs restaurants et brasseries, il exhiba à chaque serveur, chaque barman, l'image d'Ingrid. A chaque fois, la moue dubitative ou l'oscillation d'une tête doucha ses espoirs. Alain reprit son chemin, fendant la foule tel l'étrave. Rue de Dinan, une parfumerie retint son attention. Lors d'un précédent séjour dans la cité corsaire, ils s'y étaient arrêtés pour un achat. « Cette personne est venue, hier après-midi », reconnut la vendeuse. Le cœur d'Alain se serra.

Elle a découvert plusieurs de nos fragrances, poursuivit l'employée. Elle a d'ailleurs acheté un de nos parfums de saison.

Dans quelle direction est-elle partie ?, la pressa-t-il.

La jeune femme lui indiqua la direction de la porte de Dinan. Ce parcours, c'était celui qu'ils empruntaient quand ils effectuaient les achats de souvenirs pour leurs proches. Si Ingrid avait respecté cet itinéraire, elle avait gagné les remparts jusqu'à leur sommet et avait ensuite suivi le tour de garde jusqu'à la plage de Bon-Secours. « A quoi bon », lui susurrait une voix intérieure. Tu es déjà passé ici hier soir et tu ne l'as pas trouvée. La mer l'a probablement emportée. » « Tais-toi », ordonna-t-il à ce double de mauvais augure. A la porte Saint-Pierre, la rampe glissait vers le sable, où végétaient qulques barques assoupies. La mer s'habillait d'une soie turquoise où le soleil tissait ses filaments dorés. L'heure de l'apéritif chargeait les tablées sous les corolles des parasols. Alain interpella un serveur et exhiba l'écran de son smartphone.

Avez-vous vu cette femme, hier après-midi ?, questionna-t-il.

Je ne travaillais pas, répondit le jeune homme. Demandez à mon collègue. Il était de service.

Alain s'approcha du garçon, occupé à prendre la commande d'un couple. Il réitéra sa question, en fournissant quelques détails sur la tenue de son épouse. Son interlocuteur prit le temps de réfléchir, fixant l'horizon comme si sa mémoire s'y trouvait.

Je crois que oui, répondit-il. Elle était en terrasse, avec un homme.

Avec un homme ?

Oui. Ils parlaient et riaient.

En êtes-vous certain ?

Oui. C'est moi qui leur ai servi leurs boissons.

Une idée germa dans l'esprit d'Alain : peut-être était-elle retenue contre son gré, son ravisseur l'obligeant à rire pour donner le change ? Après tout, on se trouvait dans une ville portuaire et il n'était pas impossible que des bateaux de passage embarquent de force des jeunes femmes pour les livrer à des réseaux de prostitution. Cette idée le fit frémir.

Vous semblait-elle menacée, contrainte ?

Non, vraiment pas, assura le serveur. Elle paraissait détendue et l'échange avec l'homme était plutôt enjoué.

Y avait-il d'autres personnes avec eux ?

Non, ils n'étaient que deux. Veuillez m'excuser mais le service n'attend pas.

Et l'homme, le connaissez-vous ? Est-ce un habitué ?

Le garçon revint sur ses pas.

Je ne saurais vous dire : il portait un chapeau clair avec un ruban foncé.

Un Panama ?

Oui, c'est ça. Comme le public, à Roland Garros. Vous voyez ?

Il voyait. Et pour user des termes idoines, il s'agissait d'un galon entourant la calotte du couvre-chef. Mais Alain n'avait pas le cœur à rectifier le propos de son interlocuteur. Qui poursuivit :

Il portait également des lunettes de soleil. Impossible de savoir qui c'était. Et pourtant, quelque chose dans les expressions de son visage me donnait une impression de déjà-vu.

Que voulez-vous dire ?

Ses mimiques, c'est comme si je les avais déjà observées auparavant. Mais je ne me rappelle plus à quelle occasion. Désolé, il faut que je reprenne mon service.

Avec qui Ingrid avait-elle pris un verre ? Elle ne connaissait personne à Saint-Malo. A moins d'avoir croisé quelqu'un venu, comme elle, en villégiature. Le cas échéant, il fallait le retrouver. Mais comment ? Il décida de revenir au cœur du dédale malouin. Il avait faim, malgré le découragement qui le gagnait. Place du Marché aux Légumes, il s'installa à la terrasse d'un restaurant et commanda une salade marinière et un verre de vin blanc. Des idées inquiétantes l'assaillaient, comme les grandes marées roulant sur le port.

Son repas terminé, il reprit son parcours. Les rues pavées s'étiraient, mosaïque terne où le pinceau du soleil apposait de larges traits de clarté. Les demeures, dans leur redingote calcaire, infligeaient leur prestance séculaire. Machinalement, Alain laissa remonter son regard sur ces pans percés de fenêtres aux croisillons similaires. Un anachronisme attira son attention. Un œil mat terne le fixait en silence : une caméra de surveillance.

Son cœur s'emballa. Si la police accédait aux images, peut-être serait-il possible de reconstituer le parcours d'Ingrid dans la ville et de localiser le lieu où elle se trouvait. Il devait retourner au commissariat. Le lieutenant Malbec prendrait certainement sa demande au sérieux. Dans la poche de sa veste, son téléphone vibra.

Bonjour. Lieutenant Malbec. Pourriez-vous venir au commissariat ?

J'arrive, s'empressa-t-il de répondre.

Vingt minutes plus tard, il entrait d'un pas déterminé dans l'hôtel de police de Saint-Malo. On le dirigea vers un bureau, où Malbec finit par entrer.

On a retrouvé le téléphone de votre épouse, signifia-t-il.

Où ?

Alain trépignait, tentant de museler son impatience.

A bord d'un ferry reliant la ville à Jersey. Un passager l'a rapporté ce matin au bureau de la compagnie maritime. Visiblement, votre compagne avait laissé ses coordonnées dans la housse de l'appareil et le responsable a fait le lien avec l'avis que notre agent lui montrait.

Ainsi, la police prenait la disparition d'Ingrid suffisamment au sérieux pour envoyer une équipe en ville à sa recherche.

Qui est ce touriste ?

Un père de famille anglais qui achevait son séjour en France et repartait avec sa famille. A priori, nous n'avons aucune raison de le suspecter. Le téléphone était sur un des sièges situés sur le pont, à proximité du bastingage.

Cela ne tient pas, s'agaça Alain. Jamais Ingrid n'aurait pris le bateau sans moi.

Elle a peut-être croisé quelqu'un qu'elle connaissait et décidé de faire l'aller-retour en sa compagnie jusqu'à Jersey, supposa Malbec. Cela ne fait pas nos affaires car le périmètre de recherche s'élargit.

Cette hypothèse l'inquiéta. Non pas qu'il croie à l'hypothèse d'une virée improvisée dans les îles anglo-normandes. Mais cette piste risquait de détourner la police de ses recherches malouines. Or, il en était convaincu : Ingrid était toujours à proximité de la cité corsaire, retenue contre son gré, voire blessée. Il décida de proposer à Malbec de scruter les enregistrements des caméras de surveillance.

A quoi pensez-vous ?, questionna ce dernier.

Cela nous permettrait peut-être de restreindre le périmètre des recherches, répondit-il. Et si elle a embarqué sur le ferry accompagnée d'une autre personne, peut-être pourrons-nous identifier celle-ci.

Le policier acquiesça.

Je vais demander l'accès aux enregistrements. Je ne promets pas de l'obtenir avant lundi.

Lundi ? Mais chaque minute compte…

Je mesure votre angoisse, tenta de rassurer Malbec. Nous faisons le maximum. Cela va payer : on va très vite retrouver votre femme.

Sur le trottoir, Alain contempla ses chaussures. Il n'avait pas évoqué le témoignage du serveur de la Porte Saint-Pierre. Avait-il eu raison ? Après tout, peut-être était-elle partie vers

l'Angleterre avec cet inconnu. Il refusait cette hypothèse mais décida néanmoins de se rendre à l'embarcadère et à l'officine où avait été déposé le téléphone de sa femme.

« Bonjour Monsieur, que puis-je pour vous ? », lui servit en souriant l'employé dans la guérite. Il lui expliqua son lien avec la propriétaire du téléphone retrouvé à bord du ferry.

Etiez-vous de service, hier ?

Oui, monsieur.

Avez-vous vu cette personne ?, demanda-t-il en tendant la photo d'Ingrid.

Non, son visage n'évoque rien pour moi, répondit-il après quelques secondes de réflexion.

Vous ne lui avez donc pas vendu de billet une traversée en ferry ?

Non. Sion, dans la mesure où nous privilégions le paiement par carte, la transaction devrait apparaître sur l'application bancaire de votre épouse, observa l'employé.

L'application bancaire ! Il n'y avait pas songé. Il avait accès au compte d'Ingrid depuis son smartphone. Il trouva trace de l'achat du parfum, vendredi peu après 15 heures. Puis, plus aucune transaction n'apparaissait. Ingrid n'avait donc pas acheté de billet pour Jersey. Il ne pouvait exclure pour autant qu'elle ait filé à l'anglaise. Après tout, l'homme au Panama avait pu lui offrir le trajet. Mais le cas échéant, il se serait présenté en sa compagnie au guichet. Or, l'employé n'en avait aucun souvenir.

Sur le quai, Alain contempla l'horizon. Chaque piste aboutissait à une impasse. Des mouettes claudiquaient, explorant le sol en quête de victuailles. Le découragement et la fatigue le gagnaient. La température dépassait les 25°C. Sa chemise lui collait à l'échine. Dans ses chaussures de ville, ses orteils souffraient. Il décida de regagner son hôtel pour se doucher et se changer. Puis, il redescendit à la terrasse de l'établissement. A cette heure, le salon fermait ses portes.

Dix minutes plus tard, Christian Olivier s'attablait face à lui. Au visage déconfit de son ami, l'éditeur comprit : il ne fallait espérer aucune bonne nouvelle. Alain lui raconta sa journée, ses recherches en ville, son retour au commissariat, l'hypothèse d'un trajet vers Jersey et l'espoir d'une piste via les enregistrements des caméras de surveillance. « Même si le lieutenant Malbec prend la disparition d'Ingrid très au sérieux, il ne pourra probablement pas consulter la banque de données avant lundi matin, regretta Alain. Demain, je serai sur le port avant 10 heures. Le premier ferry en provenance de Jersey arrive un quart-heure plus tard. Peut-être sera-t-elle à bord… »

Christian ne voulait pas décourager son ami. Aussi n'émit-il aucune objection. Les deux hommes dînèrent en évoquant la fréquentation et des retombées du salon. Mais le cœur n'y était pas et leurs échanges visaient à meubler un silence par trop pesant. Leur conversation paraissait futile face à l'inquiétude qui les rongeait et charriait un lot d'hypothèses toutes plus alarmantes les unes que les autres. Alain s'en voulait de l'avoir entraînée ici, plutôt que de lui offrir un week-end romantique, dans un endroit où ils ne se seraient jamais quittés.

Après avoir salué Christian, qui commençait à bailler discrètement, il regagna sa chambre. Il aurait volontiers pris un somnifère. Mais il n'osait pas, craignant de ne pas entendre un appel de la police ou de la réception l'avertissant qu'Ingrid avait été retrouvée. La nuit ne fut qu'une farandole de songes écourtés par des micro-réveils. Il se réveilla en sursaut alors que le soleil se glissait entre les tentures. Il était 9 heures. Après s'être habillé, Alain avala un déjeuner et partit vers le port.

Le ferry accosta à l'heure dite, chassant mouettes et goélands à l'approche du quai. Le premier trajet matinal n'était pas le plus prisé et, moins de dix minutes après l'amarrage, le ventre de l'embarcation était vide de passagers. Et si Ingrid avait gagné Jersey, elle s'y trouvait toujours. Dépité, Alain quitta le quai, croisant les personnes qui embarquaient pour Saint Helier. Il traversa la ville pour gagner le commissariat.

Je vous attendais, sourit Malbec en l'accueillant. J'ai passé une partie de mon dimanche à examiner les images des caméras…

Et ?

On voit votre femme arpenter les rues commerçantes, rentrer dans l'une ou l'autre boutique puis, en milieu d'après-midi, se diriger vers la porte Saint-Pierre. A la terrasse de la rampe, elle semble reconnaître un homme. Mais il est de dos et porte un chapeau. Ils prennent un verre ensemble. Au bout d'une heure à discuter, ils se lèvent et on perd leur trace.

Comment est-ce possible ?

Ils ont dû emprunter des rues sans caméras, avant de gagner le port.

A quoi pensez-vous ?

Je vois deux possibilités : soit elle est effectivement partie pour Jersey, seule ou accompagnée. Auquel cas, il vous faudra la chercher là-bas, car vous n'êtes pas sans savoir qu'une personne majeure a tout à fait le droit de disparaître.

Et l'autre possibilité ?

Elle est plus inquiétante. Votre femme a été enlevée par un Malouin qui n'en est pas à son coup d'essai et connaît assez la ville pour emprunter des rues sans surveillance.

Ne m'avez-vous pas parlé d'affaires de viols ?

En effet. Elles concernent trois femmes. Celles-ci présentaient une morphologie proche de celle de votre épouse.

Morphologie ?

Dans notre jargon, nous parlons plutôt de morpho-silhouette. De mensurations, si vous préférez, bredouilla l'inspecteur, un peu embarrassé.

Cela signifierait que nous avons affaire à un prédateur ?

En effet. Mais nous ne savons pas dans quelle direction orienter les recherches.

Alain quitta le commissariat et rejoignit son éditeur. Ils déjeunèrent ensemble puis retournèrent au stand des Editions de l'Oliveraie où l'auteur dédicaça ses romans toute l'après-midi. Il scrutait chaque visage se présentant à lui, chaque tête dans la foule, dans l'espoir d'apercevoir un homme coiffé d'un panama. L'angoisse, en virtuose, jouait sur la gamme de toutes les autres émotions.

A 19 heures, le festival ferma définitivement ses portes. Une joyeuse agitation régnait, à laquelle Alain restait hermétique. Il avait besoin de marcher, afin d'ordonner ses pensées. Il gagna la plage du Sillon. Le désespoir le nappait de la tête aux pieds. Ses pas, le rapprochant de l'eau, s'imprimaient dans le sable spongieux. Et si, désormais, son chemin se déroulait sans Ingrid à ses côtés ? Sans elle, sa vie n'aurait plus de sel, d'allant, de sens. Il se laissa choir, accroupi puis assis, laissant son regard dériver à l'horizon, anesthésié par le chuintement des flots. Et sans idée à laquelle se raccrocher.

Le ciel s'était dépourpré des feux du couchant. Son estomac se rappela à lui, prolixe. Combien de temps était-il resté sur la plage ? Il décida de rentrer. Les terrasses de la place Chateaubriand restaient gorgées de convives. Il s'installa à celle du restaurant de son hôtel. Quelques couples ponctuaient leur repas de propos anodins et de sourires complices. Il commanda le plat du jour puis sombra dans une rêverie mélancolique où défilaient les moments de bonheur avec Ingrid. Son repas servi, il l'ingurgita, bouchées après bouchées. Il n'avait même pas remarqué qu'au dehors, l'averse vernissait le décor. Pas plus que cette silhouette qui venait de pénétrer dans le restaurant et se dirigeait vers lui. Ce n'est qu'au dernier instant, quand elle fut à moins de trois mètres de sa table, qu'il l'aperçut.

« Je crois que je l'ai tué ».

Le chemisier blanc à l'échancrure accentuée par une déchirure se dissimulait sous son gilet de laine, dont elle serrait les pans comme pour se protéger. Et la saleté maquillait son visage cireux.

Ingrid, mon Dieu !, gémit-il. Que t'est-il arrivé ?

Je crois que je l'ai tué, répéta-t-elle d'une voix monocorde, le regard absent.

Sans attendre, il se leva, l'enserra de ses bras et couvrit son visage de baisers et de larmes. Elle se dégagea et répéta :

Alain, je crois que je l'ai tué.

Viens, remontons dans la chambre, ordonna-t-il en retrouvant ses esprits. Nous y serons plus tranquilles et tu m'expliqueras tout.

Dans l'ascenseur, Ingrid ne prononça aucun mot. Il sentait sa peau trembler sous ses habits souillés dont il émanait une odeur de poussière et de transpiration. Dans la chambre, il l'assit sur le bord du lit puis s'agenouilla devant elle, tenant les mains de sa femme dans les siennes. « Mon amour, raconte-moi ce qui t'est arrivé. » Pour toute réponse, elle fondit en sanglots et pleura d'un chagrin inextinguible. Sa poitrine hoquetait. Il la prit dans ses bras, la consolant de baisers dans un lent balancement, comme on apaise un enfant. Quand elle fut calmée, Alain se dirigea vers la salle de bain et revint avec un gant de toilette humide. Avec délicatesse, il nettoya son visage. Soudain, on frappa à la porte. Ingrid tressaillit. L'inquiétude s'imprima sur son

visage. Alain se dirigea vers la porte et ouvrit : le serveur était venu déposer le repas commandé avant qu'ils ne regagnent leur chambre.

Il installa Ingrid à la table qui occupait une partie de leur chambre. Il l'observa manger en silence. Après son repas, elle se leva et se dirigea vers la salle de bain. Il l'aida à se déshabiller puis la regarda se glisser sous la douche. Physiquement, elle paraissait bien. Aucune blessure apparente. Au bout de dix minutes qui lui parurent interminables, elle le rejoignit, vêtue du peignoir de l'hôtel, une serviette en turban sur la tête. Elle s'allongea sur le lit.

Ingrid, raconte-moi ce qui t'est arrivé.

C'est épouvantable, Alain. Un cauchemar.

Sa femme déroula alors le récit de sa disparition. Ou, du moins, du peu que sa mémoire avait conservé. Ils s'étaient séparés après le déjeuner. Elle avait arpenté les rues commerçantes de la cité corsaire, s'adonnant au lèche-vitrine. « Je suis même retournée dans cette parfumerie où, voici quelques années, tu m'avais offert ce flacon que j'ai conservé. » Alain s'en souvenait. Cela corroborait sa propre enquête. Ensuite, l'envie de se poser sur la grève et de se laisser bercer par le boléro des flots l'avait gagnée. Sur la plage de Bon Secours, elle s'était octroyé une heure de farniente, à laisser son esprit vagabonder. La rêverie n'est jamais qu'une introspection menée par les chemins de traverse. En remontant, elle s'était arrêtée à la terrasse qui fait face au grand Bé. Elle avait alors aperçu un visage familier : un comédien et humoriste dont elle avait vu plusieurs films. « Michel Cavalier », souffla-t-elle. Le nom ne disait rien à Alain, moins féru qu'elle de comédies. Elle l'avait abordé. L'homme l'avait accueillie avec bienveillance, lui offrant même de partager un verre avec lui.

Le comédien possédait une maison de famille dans l'intra-muros. Il se partageait ainsi entre Saint-Malo et Paris. Il s'y adonnait également à une autre de ses passions : la photographie. « La Bretagne, par ses paysages, ses lumières changeantes et son ciel versatile, est un sujet vivant. Il nous suffit d'en saisir la beauté », avait-il confié. L'homme était enjoué, passionné et elle n'avait pas vu le temps passer. Vers 17h, Michel Cavalier lui avait proposé de venir voir une partie des photos prises à Saint-Malo. Elle avait accepté, curieuse de découvrir un intérieur malouin et le travail photographique de ce personnage charmant. Chez lui, il avait sorti quelques albums où étaient rangées des dizaines de clichés. Elle les avait feuilletés. Puis, c'était le trou noir.

Elle s'était réveillée allongée sur un lit, bras et jambes attachés au cadre par une corde de chanvre, dans une posture en croix de Saint-André, un bâillon serré sur la bouche. Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait. La bouche pâteuse, elle peinait à organiser ses pensées. La lucarne de cette mansarde découpait un carré sombre dans le soir. Où était-elle ? Que lui était-il arrivé ? Elle était terrifiée. Elle s'était mise à pleurer. Les minutes lui paraissaient interminables. La peur rebondissait en questions sur les parois de son cerveau. Elle avait fini par s'endormir. Au matin, quand elle avait ouvert les yeux, son ravisseur l'observait, assis sur une chaise. A côté de lui, un appareil photo fixé sur un trépied semblait lui aussi la scruter. Michel Cavalier lui avait expliqué qu'il souhaitait la photographier en certaines positions, dans le cadre d'un projet consacré au corps féminin, et qu'ensuite, il la laisserait repartir. « Vous serez séduite par le résultat, avait-il assuré, tout à sa folie. Mais dans l'immédiat, je dois

m'assurer que vous resterez sage. » Il avait saisi une seringue posée sur un meuble derrière lu et s'était avancé vers elle. La boule de tissu qui asséchait le palais d'Ingrid, étouffait sa plainte. La terreur bouillonnait en elle. La piqûre l'avait replongée dans une nuit de coton noir.

A mesure qu'Ingrid narrait sa captivité, les émotions refoulées la gagnaient tel un incendie. Elle observa une pause avant d'aborder la partie la plus éprouvante. Son ravisseur était revenu dans le courant de l'après-midi, muni d'un revolver. Il l'avait partiellement détachée le temps de lui permettre d'uriner dans un pot de chambre et d'avaler rapidement des tartines garnies de beurre salé et de jambon. Il l'avait ensuite rattachée dans sa position initiale, vérifiant la fermeté des noeuds. Ensuite, il l'avait mitraillée de son appareil photo, sous différents angles, déchirant partiellement son chemisier pour, disait-il, ajouter « de l'érotisme suggestif à la scène ». Combien de clichés avait-il pris ? Elle l'ignorait. L'humiliation rendait la séance interminable. Avant de partir, il l'avait contrainte à avaler un somnifère, le révolver en vue pour la persuader de coopérer. Et il lui avait promis : « Demain, ce sera exceptionnel ».

A l'aube, elle avait ouvert les yeux. La faim, la douleur, l'envie d'uriner, tout confortait son mal-être. Ses pensées restaient brumeuses. Ses souvenirs de la veille semblaient s'effacer. Des questions la taraudaient. Alain devait être à sa recherche. Mais comment la trouverait-il ? Rien ne la reliait à son ravisseur et personne ou presque ne les avait aperçus ensemble. Combien de temps Michel Cavalier la retiendrait-il ici ? Que ferait-il ensuite ? Que voulait-il dire par cette ultime phrase lancée aux portes de sa nuit ? Ces questions accentuaient son vertige. Harassée, angoissée, elle avait fini par sombrer dans un nouveau songe.

A la mi-journée, à en juger par la position du soleil au-dessus de la lucarne, son geôlier lui avait apporté un repas, toujours des tartines, et lui avait permis d'uriner, avant de la contraindre à nouveau à s'allonger sur la couche. « Aujourd'hui, nous vivrons le grand soir qui immortalisera votre beauté », avait-il promis, le regard éthéré. Au moment où il l'attachait, son téléphone avait sonné. « Gérard, comment vas-tu ? Où es-tu ? A Estaimpuis ! ». S'exprimant avec enthousiasme, il avait serré les liens puis lui avait glissé un comprimé dans la bouche, la forçant à avaler un peu d'eau. Puis il avait quitté la pièce, sans plus d'attention pour sa prisonnière. Elle avait guetté le bruit des pas s'amenuisant dans l'escalier. Puis elle avait recraché le somnifère.

Le grand soir ? Et après ? Une fois le paroxysme de sa folie atteint, que ferait-il d'elle ? Quelle était la probabilité qu'il la laisse repartir ? Elle devait trouver un moyen de se libérer. Son regard s'était posé sur le dernier nœud réalisé par Cavalier. Il était moins serré que l'autre. Elle devait remuer suffisamment le poignet pour l'élargir. Ce n'était pas simple. L'immobilité engourdissait ses muscles, accentuant la tension dans ses membres. Pourtant, c'était sa seule chance. Durant plusieurs heures, elle avait usé de torsion, marquant des pauses pour reprendre des forces. Le frottement du chanvre brûlait la peau de son poignet. Son dos était moite et douloureux. Aux étages inférieurs, Cavalier s'affairait. Des bruits lui parvenaient. Le nœud, lui, commençait à se desserrer.

Combien de temps s'écoula-t-il avant que la corde ne lui offre suffisamment de jeu pour dégager son poignet. Une main libérée, elle ôta son bâillon afin de mieux respirer. Au prix d'un nouvel effort, elle s'attaqua à la corde qui arrimait son autre bras à la tête de lit et, enfin, libéra une jambe puis l'autre de leurs entraves. Elle s'assit sur la couche pour réfléchir. Soudain, des pas

dans l'escalier l'alertèrent. Que faire ? Son regard s'arrêta sur l'appareil photo. Sans réfléchir, elle le détacha de son trépied.

Tout se déroula très vite. La porte s'ouvrit. Avec l'appareil photo, elle asséna un coup violent sur l'arrête du nez de Michel Cavalier. Ce dernier recula et lâcha le plateau repas dans un cri qui traduisait surprise et douleur mélangées. Ingrid lui décocha un autre coup qui brisa l'objectif. Son adversaire vacilla et dégringola la volée d'escalier, sa tête heurtant l'appui de fenêtre en marbre. Le corps se souleva d'un soubresaut puis s'affaissa. Ingrid se précipita mais marcha sur la nourriture répandue au sol. Elle dévala plusieurs marches avant de se rattraper aux barreaux soutenant la rampe d'escalier. Elle se redressa et descendit quatre à quatre les marches, jusqu'au hall d'entrée. Elle actionna la poignée de la porte. Elle n'était pas verrouillée. Mue par un instinct de survie, elle courut sous le halo de l'éclairage public, ombre erratique disparaissant dans la nuit.

Ingrid avait achevé son récit en larmes, haletante, comme si elle fuyait encore dans les rues de Saint-Malo. Alain la pressa délicatement contre son corps.

Nous allons nous rendre à la pol…

Non, coupa-t-elle. N'as-tu pas compris ? Sa chute dans l'escalier lui a peut-être été fatale.

Il t'avait séquestrée et s'apprêtait probablement à te violer et à te faire disparaître. C'est de la légitime défense.

Il y aura une enquête et je devrai prouver mon innocence, alors même que je suis victime.

Les faits sont évidents.

Evidents ? Combien de femmes violées ou violentées sont-elles reçues avec méfiance et sarcasmes dans les commissariats de France ? On me dira que je l'ai suivie consentante jusque chez lui, que je pouvais me sauver sans lui porter de coups. Je serai peut-être poursuivie pour homicide involontaire et devrai attendre plusieurs années avant d'être lavée de ces accusations.

Alain devait admettre qu'elle avait raison. La machine judiciaire cherche d'abord à recueillir les indices et à établir des faits, à charge et à décharge. Ingrid se préparait à des semaines, voire des mois, d'interrogatoires. Que faire ?

Partons, Alain, trancha-t-elle comme si elle lisait dans ses pensées. Quittons cette ville.

Son âme flottait, goémon agité par une houle de questions.

J'ai déclaré ta disparition à la police. Que leur dira-t-on ?

Que je me suis absentée quelques jours. Que j'avais besoin d'être seule pour faire un break.

Si ton ravisseur est mort, il va y avoir une enquête. On risque de trouver ton ADN sur place, tes empreintes.

Alors, je vais retourner brûler cette maison de l'horreur.

Elle semblait déterminée. Or, l'idée comportait était folle. Par ailleurs, si Cavalier n'en était pas à son premier rapt, s'il était le violeur de Saint-Malo évoqué par Malbec, le feu effacerait les

indices permettant de l'incriminer. Seul subsisterait son cadavre calciné portant la trace du coup fatal. Ce serait lui, la victime. Et s'il n'était pas mort, Alain avait très envie d'aller lui faire passer un mauvais quart d'heure. Il sentait une rage sourdre en lui.

Laisse-moi faire, lui intima-t-il. Je vais tout arranger.

Comment ?

Je vais retourner sur place et effacer les traces de ton passage.

Et s'il n'est pas mort ?

Alors, je trouverai de quoi le confondre et je le dénoncerai à la police via un appel anonyme.

Il ne croyait qu'à moitié à son plan. Mais celui semblait rassurer Ingrid. Elle accepta de prendre un anxiolytique léger et se glissa sous la couette. Tandis qu'elle sombrait dans le sommeil, Alain prépara son équipée nocturne. Il se souvint qu'il lui restait, dans le coffre de sa voiture, une combinaison blanche en nylon. Trois semaines plus tôt, il avait repeint une pièce de la maison de sa mère, près d'Auxerre. Il s'était équipé en conséquence, sans deviner que cette tenue qui le couvrait des pieds à la tête, lui servirait en d'autres circonstances. Dans son véhicule, il disposait également d'une lampe de poche. Après un détour par le parking, il pénétra au cœur de la forteresse assoupie sous la couverture des siècles. Avant de quitter la chambre, il avait tracé sur une carte de l'intra-muros un itinéraire adapté : celui-ci évitait les rues où la présence de caméras de surveillance était la plus probable. Par précaution, il s'était coiffé d'une casquette, la visière rabattue au plus bas, afin de masquer son regard et la naissance de son appendice nasal. A l'exception de quelques chats en maraude, Alain ne croisa âme qui vive. Et, sur base des indications données par Ingrid, il finit par aboutir dans la rue où Michel Cavalier résidait. La maison se désigna à lui d'un signe évident : elle était la seule dont la porte était restée entrouverte. Si le ravisseur était toujours en vie, il n'avait probablement pas repris conscience.

Alain poussa délicatement la porte de l'habitation. Le trait de lumière provenant du lampadaire fendit l'obscurité du hall d'entrée. Il alluma sa lampe-torche. Une odeur de poussière lui monta aux narines. La peinture aux murs s'écaillait, laissant voir par endroits la chaux de l'ancien plafonnage. Il déballa la combinaison de peintre et l'enfila. Puis, sans attendre, il aborda l'escalier en quinconce, allégeant autant que possible son pas d'intrus. A mi-palier, le plancher grinça. Il s'arrêta net, tendant l'oreille. La nuit restait muette. Il poursuivit son ascension jusqu'au premier étage. Plusieurs portes, fermées, se présentaient à lui. Ingrid lui avait parlé d'une chambre mansardée. Il attaqua une nouvelle volée de marches, vers les combles. Il aperçut d'abord la fenêtre. Un châssis à double battant fermé par une crémone. La lune repoussait la pénombre, dévoilant, au pied du châssis, une masse sombre. Une silhouette ! Alain s'approcha. Le corps restait inerte. La tête était posée contre l'appui de fenêtre, un peu de sang séché dessinant une auréole sur le marbre gris. Dans ce décor en clair-obscur, l'homme semblait assoupi. De ses deux doigts, Alain chercha sous la peau du cou les palpitations de la vie. Mais l'artère restait silencieuse. Ingrid ne s'était pas trompée : Michel Cavalier s'était rompu le cou en dévalant l'escalier. Sur la tempe et l'arête du nez, il portait deux autres plaies où le sang avait coagulé.

Après avoir enjambé le corps, Alain poursuivit son exploration du dernier étage de l'habitation. A l'entrée de la première chambre, le plateau repas était renversé au sol. En pénétrant dans cette ancienne chambre de bonne, il trouva le décor décrit par sa femme. Le lit, structure d'acier dont la tête et le pied étaient constitués de barreaux verticaux, avec une simple paillasse pour matelas. Et, tout autour, du matériel de photographie dépassant l'équipement d'amateur : parapluie, flashes et, posé à la diagonale du lit, le trépied qui devait supporter l'appareil photo. Lequel manquait.

Revenant sur ses pas, Alain trouva l'objet sur le plancher du palier. L'objectif, de guingois, ne prendrait plus jamais aucun cliché. Une trace de sang séché et quelques cheveux grisonnant confirmèrent ce qu'il savait déjà. Toujours ganté, il le saisit. C'était un modèle numérique, muni d'un écran à l'arrière. Ce salopard ne travaillait même pas en argentique. Par contre, il ne lésinait pas sur les moyens : il s'agissait d'un Leica. L'équipement complet de ce studio clandestin devait dépasser les 20.000 euros. Il commença à faire défiler les photos enregistrées : plus d'une vingtaine avait Ingrid pour sujet. Tantôt des plans larges ; tantôt des zooms sur des parties de son corps, à commencer par l'échancrure de son décolleté et le haut de ses cuisses. Alain serra les dents. Cette crapule avait de la chance d'être morte…

Poursuivant le défilé des clichés, il tomba sur les photos d'autres femmes. Trois, au total. Michel Cavalier n'en était pas à son coup d'essai. Les images n'étaient pas que suggestives ou d'un érotisme un peu niais. Le crescendo, de plus en plus sordide, débouchait sur la nudité des sujets, le regard hagard face à l'objectif qui les toisait, et sur des scènes manifestes de viols. Qu'en faire ? Tout effacer, c'était supprimer les éléments de preuve qui permettraient peut-être de rendre justice à ces femmes. Mais laisser les photos d'Ingrid, c'était permettre à la police de remonter jusqu'à elle. Il décida de ne supprimer que les images de sa femme.

Dans la cuisine, il trouva de quoi nettoyer les traces trahissant le séjour de son épouse dans la maison. Dans la chambre du 2e étage, où Ingrid avait été séquestrée, il aspira longuement le matelas puis le retourna, convaincu que les policiers n'examineraient que la face supérieure. Il frotta la structure du lit avec un détergent dilué dans un seau d'eau et détacha les cordes qu'il rangea dans un sac dont il se débarrasserait plus tard. Il nettoya également l'appareil photo puis la chambre et la cage d'escalier, jusqu'au rez-de-chaussée. Il s'affaira une partie de la nuit à tout nettoyer. Méticuleux, il parcourut à nouveau l'ensemble de l'habitation en quête d'un indice qui trahirait la présence d'Ingrid en ce lieu. Il songea à un dernier indice, qu'il emporta. Quittant la maison après avoir ôté sa combinaison, il laissa la porte ouverte. Ce détail attirerait tôt ou tard l'attention d'un voisin, qui alerterait la police. Puis, il se fondit dans la nuit, pour retrouver son l'hôtel.

La matinée était déjà bien avancée quand il ouvrit les yeux. Pour se rassurer, il tendit le bras vers l'intérieur du lit. Sa main rencontra le corps alangui de sa moitié. Soulagé, il ressentit une bouffée de joie, se rapprochant d'elle pour l'enlacer. Dix secondes d'étreinte sont nécessaires pour produire de la dopamine. Il en prit bien plus, enlaçant celle sans qui la vie n'avait de sel. « Partons d'ici », lui glissa-t-elle après quelques instants de tendresse. Une demi-heure plus tard, ils avalaient leur petit-déjeuner dans le restaurant de l'hôtel. Les bagages chargés dans la voiture, il adressa un SMS à Christian. « Ingrid est revenue. Nous rentrons. Je t'expliquerai de vive voix. Amitiés. Alain. » Enfin, ils prirent la route, comme si s'éloigner des murailles

malouines suffisait à effacer les lacérations de ce week-end traumatique. Ils approchaient de Chartres quand le téléphone d'Alain sonna. La voiture était équipée d'un kit main-libre. Il décrocha, sans quitter la route du regard. Sur le siège passager, Ingrid somnolait.

Inspecteur Malbec à l'appareil. Pourriez-vous venir au commissariat rapidement. Nous avons peut-être une piste concernant la disparition de votre femme.

Ma femme est revenue, répondit Alain. J'allais vous prévenir à mon arrivée à Paris. Nous sommes sur le chemin du retour.

Le policier ne put cacher son étonnement.

Revenue ? Pouvez-vous me dire où elle était passée ?

Elle avait effectivement pris le ferry. Elle a passé quelques jours dans les îles anglo-normandes, pour des raisons privées.

Privées ? Vous ne pouvez pas m'en dire plus ?

C'est un peu gênant et assez intime. Mais je suppose que je ne dois pas vous faire un dessin, inspecteur ?

Mwouais, bougonna-t-il, pas convaincu par cette explication.

Il fallait l'empêcher de questionner davantage cette explication. Aussi Alain orienta-t-il la conversation dans une autre direction.

Vous disiez avoir du neuf. De quoi s'agit-il ?

Ce matin, un habitant de l'intra-muros nous a alertés car il avait entendu du bruit cette nuit dans une habitation voisine et aperçu une silhouette dans la nuit. Et au petit matin, la porte d'une maison de sa rue restait ouverte, sans que rien ne bouge à l'intérieur.

Et ?

Malbec lui décrivit les lieux qu'Alain avait quitté quelques heures plus tôt et la présence du propriétaire décédé. Puis, le policier lui livra les déductions que lui inspiraient ces découvertes. Michel Cavalier avait aménagé un studio dans les combles de son habitation. Il devait se livrer à des séances photos d'un genre particulier, déduisait le policier sur base des photos retrouvées dans la carte-mémoire du Leica. Et sa chute dans l'escalier avait stoppé net cette activité probablement exercée sans le consentement des principales intéressées. Les sujets des photos n'étaient autres que les femmes récemment disparues à Saint-Malo.

Vous avez résolu cette affaire, glissa Alain.

On dirait, répondit Malbec. Mais il y a quand même quelque chose qui me chipote.

Quoi donc ?

Les derniers clichés remontent à quinze jours. Or, Michel Cavalier est décédé dans les dernières 24 heures. Le coup qui lui a été porté à la tempe et qui a provoqué la chute mortelle, ne lui a donc pas été asséné par sa précédente victime.

A quoi pensez-vous ?

Je crois qu'il a enlevé une autre femme mais que celle-ci a pu se libérer et l'a frappé avec l'appareil-photo. D'ailleurs, l'objectif du Leica est endommagé. Et cette dernière a pris le temps de nettoyer ce qui pourrait être l'arme et la scène du crime.

Ingrid était éveillée. Elle fixait Alain avec effroi. Il lui adressa un clin d'œil.

Où voulez-vous en venir, inspecteur ?

Etes-vous sûr que votre épouse s'est bien offert une escapade jusqu'à Jersey ou Guernesey ? Elle pourrait vous avoir menti.

Nous ne nous mentons jamais, trancha Alain. Et les explications qu'elle m'a données, me suffisent. A moins, évidemment, que vous me démontriez le contraire avec des éléments matériels évidents.

Ce sera difficile, grinça le policier. La chambre et la cage d'escaliers ont aussi été nettoyées. Mais n'a-t-elle pas été aperçue avec un homme portant un Panama.

Avez-vous trouvé un tel chapeau chez Cavalier ?

Non.

Alors, je crains que cette affaire ne nous concerne plus, ma femme et moi. Bonne continuation, inspecteur. Et bonne chance pour la fin de votre enquête.

La voiture bondit en une accélération cathartique. Ingrid fixait le paysage. Des larmes glissaient sur ses joues. Ils ne retourneraient jamais à Saint-Malo. Des lambeaux de leur âme restaient accrochés aux mâchoires crénelées de ses remparts.